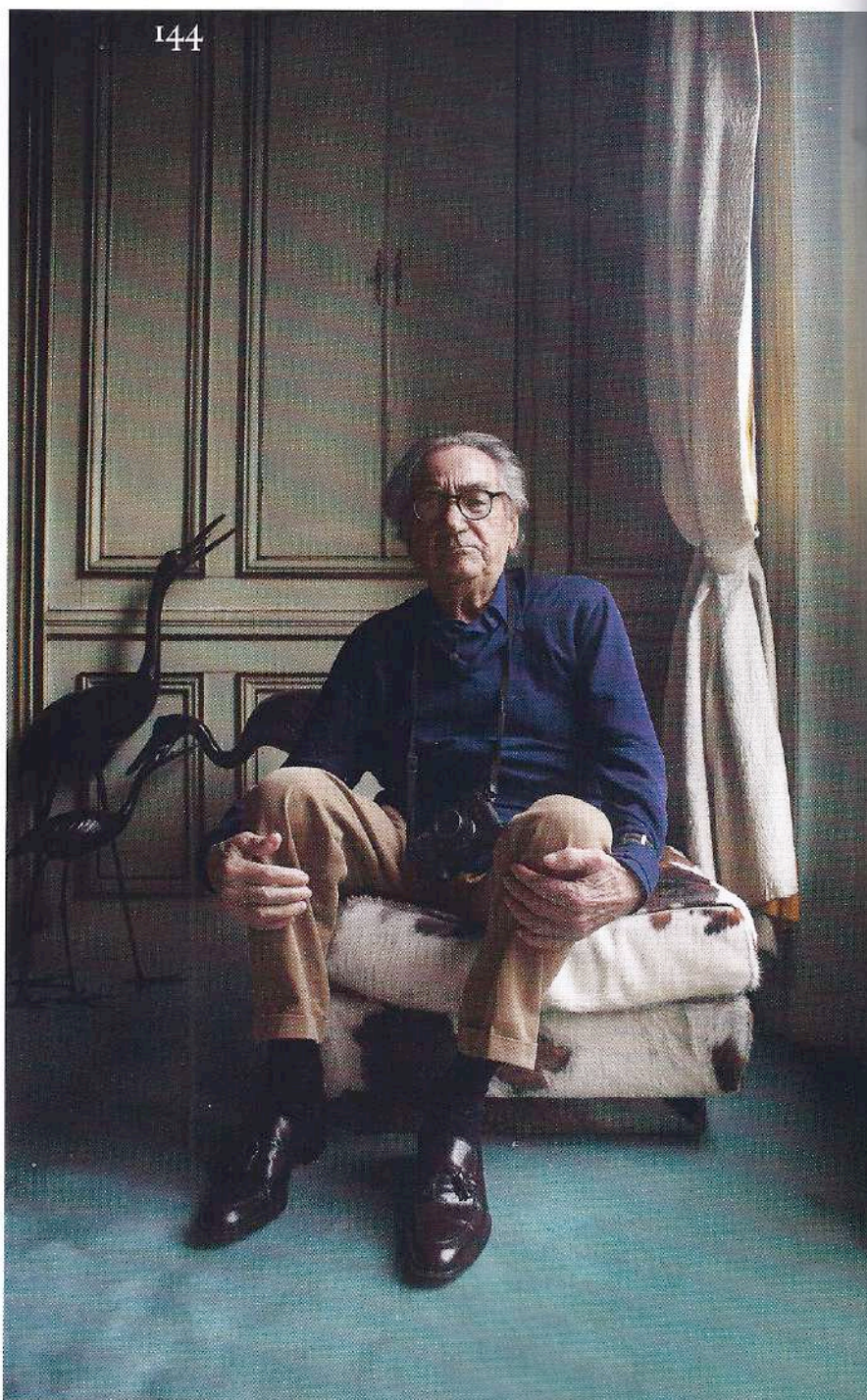


L'œil d'un maître

Barouder jet-set,
le photographe
WILLY RIZZO
a toujours su
jouer de son charme
ironique pour
obtenir des stars le
naturel que tout
le monde s'ingénie à
leur faire perdre.

À 82 ans, à l'heure d'une
double expo hommage,
il évoque pour nous quelques
rencontres avec des hommes
remarquables.

PAR DIDIER PÉRON
PORTRAIT CÉDRIC BUCHET



Quand on voit Willy Rizzo, 82 ans, glisser une vache-rie au détour d'une anecdote, on comprend qu'il est resté l'éternel loustic des années de photoreportages d'abord pour l'agence Black Star puis pour le tout nouveau *Paris-Match*, rusant avec les agents récalcitrants pour approcher les vedettes et les séduire par son humour, son franc-parler. Il a toujours su être au bon endroit quand il le fallait et se faire inviter dans les fêtes les plus courues, les plus stylées. Né en 1929 à Naples, Willy grandit à Paris, se met en amateur à la photo dès l'âge de 12 ans. Au lendemain de la guerre, le gamin en veut, il est sur tous les fronts. Il couvre les ravages de la campagne de Tunisie opposant les forces de l'Axe et les Alliés et on le retrouve bientôt à Cannes

Figure des
seventies jet-set,
WILLY RIZZO
a été un
papillon de nuit
très en vue,
comme ici en
1963 chez
GUNTER SACHS.

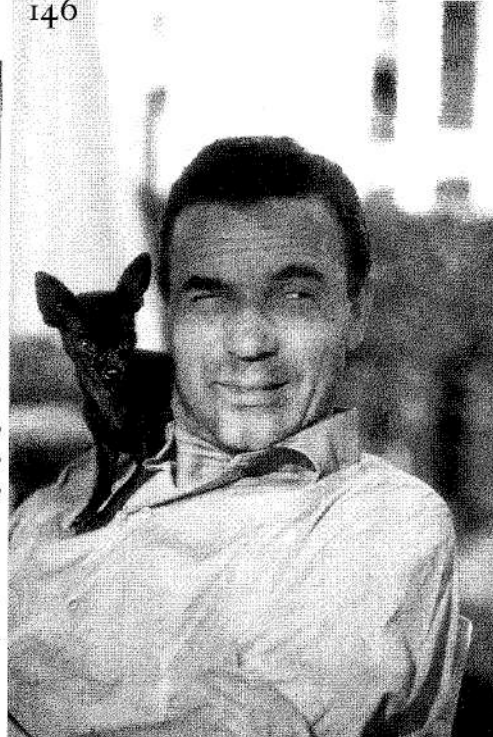


pour le tout premier festival de cinéma, en 1946. C'est le début d'une carrière faste: la Callas, Gary Cooper, Ernest Hemingway, Marlène Dietrich, Coco Chanel, Winston Churchill, Orson Welles, Brigitte Bardot, Le Corbusier...

Les clichés se déclinent par centaines et, comme si la photographie ne pouvait combler à elle seule son immense appétit hédoniste, Rizzo se met à fabriquer ses propres meubles à la fin des années 60. Un passe-temps d'amateur du design, de dilettante mais comme tout ce qu'il touche semble vouer à se transformer en or, il devient bientôt patron d'une entreprise de 300 employés, avec des boutiques à son nom dans les grandes villes européennes et américaines, comptant parmi ses clients cinéastes (Vincente Minnelli), peintres (Salvador Dali) ou riches play-boys (Franco Rapetti). Ses meubles, ses lampes, ses canapés sont aujourd'hui des classiques d'un certain luxe seventies vintage que l'on peut admirer et acheter dans la galerie que Rizzo et son épouse Dominique viennent d'ouvrir, rue de Verneuil à Paris.

Quand on les rencontre dans leur appartement de l'avenue Georges V, rempli des meubles dessinés par le maître des lieux, ils s'activent ensemble à la préparation des deux expositions de la rentrée, à la fois l'hommage à la porte de Versailles dans le cadre de Paris Photo et la présentation à Chalon-sur-Saône, au musée Niepce, des clichés de guerre pris en Indochine en 1952. Willy Rizzo parle bas, fouillant dans ses souvenirs, perdant parfois le fil avant de tout ressaisir dans une formule choc avec cette même rapidité qui a fait sa réputation de photographe éclair. On s'adonne avec lui qu'Hergé a croqué dans son album *Les Bijoux de la Castafiore* sous les traits de Walter Rizzoto (une consécration de plus) aux joies du *name dropping*.

PORFIRIO RUBIROSA « On lui aurait attribué le Nobel, il l'aurait refusé. Très intelligent, il a arrêté ses études dès 18 ans. Je l'ai rencontré dans les années 50 au Jimmy's. La fête, c'est comme la franc-maçonnerie, on se reconnaît entre fêtards. À un moment donné, il a invité quelques garçons et filles à le suivre chez lui.



Rizzo a réalisé
des séances de mode
(au centre)
mais ses portraits
sur le vif restent son
trademark: **PORFIRIO
RUBIROSA**
(ci-contre)
et **PABLO PICASSO**
(en bas).

Je suis monté dans sa Mercedes Benz papillon. C'est comme ça que nous sommes devenus amis. Un jour, on le croise en bagnole, je lui fais signe de s'arrêter. Il descend de voiture, on bavarde, et je lui dis: "Il y a une fille à Paris qu'il faut absolument que tu rencontres, c'est un coup magistral! Elle s'appelle Odile, elle est magnifique." Soudain, il s'est baissé pour faire un signe à une femme qui était assise sur le siège passager: "Tu connais Odile Rodin?" qu'il me dit. Hum... un ange passe. Elle venait d'avoir le premier prix de conservatoire, elle avait 19 ans, lui 47, il l'a épousée. Après ça, on s'appelait tous les jours. Mais il ne supportait pas l'idée que les gens travaillent. Il m'invitait à jouer au polo ou aux boules, si je lui disais que j'avais du boulot, il me disait: "J'en ai marre de ne connaître que des ouvriers." Pour lui, les gens se partageaient en deux catégories, les cons riches et les cons intelligents, si on avait la fortune, il ne fallait pas travailler, il détestait les meneurs d'hommes, les capitaines d'industries. Un type très sympa. »



PABLO PICASSO « *Match* m'appelle pour faire des portraits de Picasso, qui est dans sa maison à Juan-les-Pins. Ok, il faut trouver une idée, il n'est pas farouche,



mais on l'a vu partout, il faut inventer un truc sinon c'est pas la peine. Tout d'un coup, je me suis dit que j'allais le mettre en scène dans le rôle de l'instituteur traçant des dessins sur des tableaux noirs. J'achète douze énormes ardoises, un cheval, de la craie, une éponge, on file chez le maître. J'installe le tout,

Picasso est tout sourire, il se met à dessiner, une ardoise, deux, trois, il en fait une dizaine d'un geste sûr, c'est magnifique. Et puis il me dit: "Bon, maintenant, on refait tout à l'envers, passez-moi la dernière ardoise." Il prend une éponge et il l'efface en suivant le dessin à rebours. J'étais fou de rage, ah, le salopard, *son of a bitch*, j'ai été milliardaire pendant vingt minutes, je pensais déjà à la bagnole que j'allais m'acheter, la maison dans le Midi, j'en aurais pleuré.

"Je ne peux pas vous laisser ça, je n'ai pas le droit, j'ai des contrats", me dit Picasso. "Laissez-m'en au moins une, ou un bout d'aile de colombe, n'importe quoi..." Rien. Et en plus, j'étais avec ma première femme, une égérie de chez Chanel, sublime, que le maître s'est mis à draguer sous mes yeux. Salopard..."



MARLON BRANDO « Je l'ai rencontré sur le tournage des *Révoltés du Bounty*. Ça se passait très mal avec le metteur en scène, Lewis Milestone, Brando voulait diriger le film à sa place. Il détestait les photographes, face à l'objectif, il se fermait, ses traits se tiraient. Il avait entendu dire que je prenais très peu de photos, quand il m'a vu arriver, il se marrait, je ne l'ai pas emmerdé en le prenant sous toutes les coutures. Il était imprévisible, capable de s'amuser et soudainement, il devenait très sombre, presque inquiétant. Je me souviens qu'il aimait les femmes laides. À Los Angeles, un soir il me dit de l'accompagner après le tournage dans un restaurant mexicain vers 22 heures. Il entre dans la salle, une fille horrible, pleine de poils, les deux mains sur les hanches, l'apostrophe en gueulant: "Tu me prends pour une pute? Ça fait deux heures que j'attends, j'ai fini mon boulot." Ça l'excitait beaucoup ce genre de filles, il est parti avec elle et juste avant il m'a dit: "Tu vas voir ce qu'elle va prendre..." »



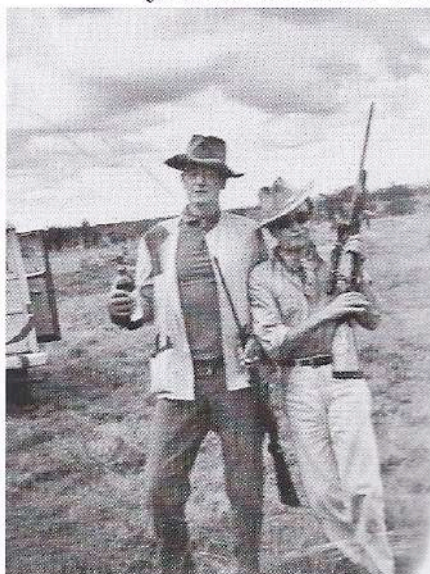
GÉNÉRAL BIGEARD « Si Rizzo revient traîner dans le secteur, je l'encule devant mon bataillon », un homme raffiné. Il faut dire qu'on avait une sacrée touche en Indochine, moi et le journaliste Philippe de Balçine. On venait de la mode, on se retrouvait en Indochine parce que la rédaction en chef voulait tester une approche différente du reportage de guerre. Philippe est un dandy qui ne sort jamais sans son manteau en cachemire, très flegmatique. Un matin, on se réveille dans un campement, un colonel passe: "Bien dormi, les gars?" et Philippe "Moui, un peu bruyant peut-être..." Il y avait un mortier à deux cents mètres. On nous appelait les civils, on n'avait pas d'armes et les



Deux rencontres cocasses de Rizzo: le **GÉNÉRAL BIGEARD** (ci-contre) et **MARLON BRANDO** (au centre).

militaires ne nous prenaient pas très au sérieux. Il fallait toujours pousser pour avoir le droit de les suivre. J'ai eu peur une seule fois quand, en avion, on survolait des tirs d'artilleries vietcong. On était assis sur des plaques d'acier et on entendait le ploc-ploc des balles sous nos fesses. »

JOHN WAYNE « J'étais *special photographer* sur le tournage d'*Hatari* d'Howard Hawks au Kenya. J'étais marié à l'époque avec Elsa Martinelli qui était la vedette féminine au côté de John Wayne. J'avais une jeep avec chauffeur, on nous avait loué une maison avec six ou sept domestiques, j'ai demandé l'autorisation d'en avoir seulement deux ou trois, on ne pouvait même plus pisser tranquille. John Wayne était gentil comme tout mais, avec plusieurs godets de whisky dans le buffet, il pouvait avoir des positions politiques assez fachos. Il pestait contre la révolution à Cuba: "Je ne comprends pas pourquoi je paie des taxes énormes pour faire des avions de guerre, et on ne les utilise même pas." Il nous a invités, Elsa et moi, à habiter chez lui dans son espèce de ranch en plein Hollywood. Je voulais lui faire un cadeau. Alors de passage à Rome, je lui achète une dague chez Gucci, comme un couteau arabe en argent, un genre de coupe-coupe avec un tressé de cuir sublime dans un étui Gucci, très cher, très beau. J'étais fier avec mon cadeau. Quand j'arrive chez lui, il devine ce que c'est en voyant le paquet cadeau et il tire un rideau derrière lequel il y avait une immense table couverte de couteaux indiens signés - le Fils de la montagne dorée, la Belle étoile... -, des objets sublimes, tordus mais comme des vieux meubles, vous comprenez, avec une âme. John ouvre le boîtier avec mon couteau chicos de



merde, tout brillant et signé Gucci. J'ai eu la honte de ma vie. » —

Rizzo était un homme de terrain. En témoigne son périple en Indochine en 1952 (à gauche avec **PHILIPPE DE BALEINE**) ou sur le tournage d'*Hatari* avec **JOHN WAYNE** (ci-contre).